

Il n'était pas revenu au Bourget depuis l'attentat qui a tué Yassine. Il a fait le long voyage depuis la Caroline du Nord. Alors que la mort lui a beaucoup repris, il s'étonne de sa sérénité. Ses mains ne tremblent pas, son cœur ne tient pas dans sa poitrine à l'aide d'une planche pourrie. Il a quitté il y a deux jours Hannah, embrassé sa fille, qu'il a laissée, roulée comme une amulette dans les draps, là-bas à Charlotte. Il les a serrées longuement, parce que le feu est maintenant partout dans le pays, sur les talons de chacun. *The US is burning*, titrait le *New York Times*, le jour de son départ.

Il redécouvre la langue française. Elle s'est réveillée dans sa bouche comme une princesse endormie. Il se laisse regagner, repeupler par elle. Dans le taxi conduit par un vieux Chinois, alors que l'autoradio crachait des chansons d'amour, il a redécouvert l'urbanisme de la

banlieue française dans le bleu du matin, ses lumières comme des âmes en peine, ses enseignes noyées. Le retour au bled, après toutes ces années, il y est. Maintenant, il le sait, l'angoisse stationnée aux confins de son être pourrait se réveiller, entamer sa mobilisation. Mais il se sent de taille à la contenir. Il s'est aguerrri là-bas. Il a ce truc de se penser en personnage de roman et de se doter, chaque fois que nécessaire, d'une invincibilité de papier. Il a débarqué hier matin du vol New York-Paris, avec un bagage léger, pour faire ses adieux aux vivants et aux lieux, occuper le passé. Son corps l'a porté jusqu'au grand amour, la naissance d'une fille et ce merveilleux jour de victoire. À ces aunes, le passé n'est plus un assassin tenu en respect par la largeur d'un océan et les années, mais un musée de glace où il peut, dix ans plus tard, se rendre le cœur presque neutre.

Le Bourget, la ville natale. Ses rues grises et serpentes, ses bustes rouillés de grands hommes, l'architecture vaguement alsacienne de son hôtel de ville. Chaque rue est à la place où sa mémoire l'a laissée. Le glauque, cette robe des villes pauvres de banlieue, est, lui aussi, inchangé. Le Bourget, comme Drancy, comme Sevran-Beaudottes, comme Tremblay-en-France, est une étendue rase, sur laquelle a été saupoudrée une charpie de sandwicheries grecques, de bars-PMU, de boucheries, de taxiphones,

qui luisent avec des lumières de peep-shows. Il y a dix ans, le désespoir y proliférait comme le lierre, couvrait les façades des maisons, les panneaux d'affichage, les abribus, les visages. Certaines heures de la nuit, les blancs dimanches d'hiver, étaient insupportables.

« Le Bourget ressemble à un tableau de Jérôme Bosch », disait Yassine. Un jour, il s'était arrêté devant une résidence pour seniors qui venait d'être livrée par Bouygues. La grue, ornée du logo de l'entreprise, véritable pieu planté dans le cœur du Bourget pendant près de deux ans – ils avaient à cette époque seize ans –, avait disparu. Mais le bâtiment était d'une laideur stupéfiante. « Que peut-on faire contre ça ? » s'était-il écrié. Et l'éclat de ses grandes mains nerveuses était passé vif dans ses cheveux.

Mais tout est différent aujourd'hui. Au lieu du glauque, une joie indescriptible danse dans les rues du Bourget. Il ne les reconnaît plus. Il marche à contre-courant d'une foule très dense, endimanchée et métisse, qui converge vers la gare RER. Les voiles font des tabliers de pierre aux femmes musulmanes. Les Blancs se mélangent aux Arabes, aux Roumains, aux Pakistanais. Il doit se frayer un chemin. Le Bourget ressemble à la Rome antique, lorsque les empereurs qui avaient triomphé revenaient de campagne.

Il décrit un trajet de mémoire. Il s'arrête devant les lieux du Bourget où il a créance de souvenirs, forçant la foule, grosse derrière lui, à le contourner. La piscine municipale en forme de fleur qui, l'été arrivé, ouvrait ses pétales de béton. Le lycée général et professionnel Henri-Barbusse, où Yassine et lui s'étaient rencontrés. Leur kebab préféré, près de la gare, sauce samourai pour Yassine, sauce blanche pour lui. Chaque fois, il n'est traversé d'aucune émotion particulière, d'aucune sensation. Il a l'impression de se remplir d'une matière légère, comme du coton, doucement anesthésiante. Ce qui a longtemps été n'est plus, voilà tout.

Il longe l'étal d'un bazar bengali. Les flacons de shampoings contrefaits y sont couchés comme des conques. La boucherie chevaline de son enfance a disparu, ainsi que le magasin, à l'angle de la rue Rigaud, où sa mère lui avait acheté ses premières chaussures. La propriétaire de la bonneterie près de la poste, une Bretonne aux jambes croustillantes de varices, est morte depuis longtemps. Il repasse devant le petit ensemble d'immeubles Maurice-Thorez, habité autrefois par des retraités de la SNCF, qui jouxte le square aux boulistes. C'est dans cet immeuble que Yassine s'était dépuclé un soir de 14 Juillet, avec une Française venue passer l'été chez ses grands-parents. Il s'en souvient comme d'une

grande fille rousse, avec des jambes sans chevilles et un nez planté comme un couteau.

Les lieux le regardent autant qu'il les regarde. Ils l'ont vu, l'enfant qui tenait ses parents par la main, devenir cet adolescent rentré, orphelin d'une bande avec laquelle il aurait cassé des vitres. Il passait du temps dans les livres, ce qui lui suffisait. La vie en dehors n'en avait pas le merveilleux. Puis il avait vu les enfants grandir en même temps que lui, les jeunes garçons qui rejoignaient les jeunes filles, amenant en lui le début d'un désarroi. Il avait l'impression d'être toujours derrière eux – les couples, les bandes – et de ne pas avoir de corps. Il lui manquait un allié, lequel ne pouvait être de ce monde. Jusqu'au jour où il rencontra Yassine, qui avait lui aussi grandi dans la merveilleuse prison des livres. Alors, les murs du Bourget ne les virent plus que toujours ensemble.

Il s'arrête devant le Balto, à l'angle de la rue des Déportés et de l'avenue Jean-Jaurès, près de la principale entrée de la gare du RER. Le bar est signalé par son enseigne verte PMU, sa carotte rouge de bureau de tabac. Il met ses mains en visière au-dessus de ses yeux et regarde au travers des vitres, sombres comme une fumerie d'opium. Des hommes seuls sont accoudés au

comptoir, avec leur visage à peine éclairé, le reste de leur corps étant plongé dans le noir. Il entre. Avec sa peau blanche, ses traits sculptés, le barman ressemble à une figurine d'ivoire flottant au-dessus des clients. Un Kabyle, le fils de l'ancien patron probablement. Les tables sont en formica marron. Un berger allemand, à l'abdomen creusé, passe entre les chaises de paille en se cognant la queue. Le plat du jour est écrit à la craie sur une ardoise, des œufs durs sont disposés sur le comptoir en zinc et *Le Parisien*, relié par une baguette de bois, est accroché près du portemanteau. Les récépissés des courses hippiques forment des petits tas aux pieds des clients. Cet art français du glauque, Yassine l'avait célébré dans l'une de ses toiles les plus connues, inspirée du *Nighthawks* d'Edward Hopper, les jeunes Arabes en survêtement remplaçant les types en borsalino.

Un homme noir est accoudé devant un ballon de vin blanc. Sa tête, rejetée un temps dans l'obscurité, est entrée dans le cercle de lumière dessiné par les lampes du bar. Ses yeux flottent au milieu d'un visage à la peau fraisée. L'homme est nerveux, regarde dans toutes les directions, sa nuque changeant sans arrêt d'axe, comme s'il voulait échapper à lui-même, ou à cette sueur qui lui dégouline du visage. Il le reconnaît. C'est Amara